

La grande rupture

Nicolas Houde-Sauvé

Numéro 214, mai-juin 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houde-Sauvé, N. (2007). La grande rupture. *Spirale*, (214), 27–28.

légitimer un ensemble de projets en profitant de la connotation favorable qui accompagne le nom de ce moment historique. Mais surtout, la convocation du bon héritage de la Révolution tranquille est franchement rhétorique dans ce discours, tout comme l'usage des mots « régressif » ou « conservateur » pour parler de la défense des programmes sociaux et des acquis syndicaux. L'opposition entre le « *statu quo* » de la social-démocratie, « l'immobilisme » des syndicats et des groupes de citoyens et le caractère « progressiste » des réformes et de la modernisation capitaliste dissimule mal un tout autre antagonisme qu'on cherche ainsi à brouiller. Ce qui pose problème chez les locuteurs du film, ce n'est pas le caractère régressif et défensif de ces acquis sociaux, c'est leur existence même. Ce qui leur importe, ce n'est pas qu'il faille réformer à tout prix, intransitivement, c'est la direction bien précise qu'il faudrait donner aux réformes tant espérées. La position des intervenants du film serait la même dans un moment d'offensive populaire ou syndicale. Ce qui leur semble fondamentalement insupportable, c'est que les possibilités offertes à n'importe qui, à l'égal du plus riche, d'aller à l'école, de gagner sa vie raisonnablement, de travailler dans des conditions convenables, de ne pas vivre sous la menace d'un congédiement arbitraire, de se chauffer, de se faire soigner, de faire garder ses enfants, que ces possibilités, dis-je, soient garanties par des mécanismes collectifs qui limitent le libre-

marché et qui réduisent les inégalités. Ce sont ces quelques manifestations de l'égalité qui font manifestement scandale. Il est aussi fallacieux de proclamer ensuite qu'au fond c'est la gauche qui est conservatrice et que « *les idées de droite sont des idées de gauche* ».

On ne défend jamais un héritage sans défendre une idée spécifique du présent et de l'avenir. Quand on n'est pas d'accord sur le présent, on ne l'est pas plus dans le rapport au passé. C'est ce désaccord, qui n'a rien de neuf, contre un discours qui n'a rien de neuf, qu'il m'importait de réaffirmer ici. ☉

DOSSIER LES NOUVEAUX CONFLITS GÉNÉRATIONNELS

La grande rupture

La génération qui nous précède, aussi appelée le *baby-boom*, a réussi tout un tour de force : s'extirper du pouvoir écrasant de la religion catholique. Dans une période charnière de l'histoire du Québec — la Révolution tranquille —, elle a marqué l'imaginaire en réalisant ce que toute jeune génération rêve d'accomplir : une rupture définitive et brutale avec l'institution.

Pour opérer la grande rupture, les jeunes *boomers* ont dû commettre un acte radical : nier l'héritage de leurs propres parents, refuser sa valeur centrale. Symboliquement, il y a là une mise à mort. Opération déchirante, violente. Mais aussi : opération libératrice, jouissive.

Rejeter du revers de la main l'Église (qui jusqu'alors régnait sur l'expression religieuse, politique et culturelle de la société québécoise) ne se fait pas sans heurts. Pour s'émanciper des tentacules de la pieuvre, pour tuer la bête que représentait ce dogme, nos parents ont dû symboliquement s'affranchir des valeurs prônées par leurs propres parents. Séparation douloureuse, souvent accomplie dans une rupture de dialogue, voire dans une grande violence. J'ai en tête cette image qui provient d'une histoire de famille : un enfant, rendu adolescent, décide de ne plus aller à la messe. Pour faire « *sortir le démon de son corps* », sa mère le poursuit avec un balai dans la maison, cherchant à le frapper.

Quand on a vingt ans et la vie devant soi, faire un pied de nez à l'institution la plus puissante de notre pays francophone en Amérique et rejeter en bloc l'héritage culturel de ses propres parents apporte sa dose d'adrénaline et d'espoir.

Après s'être affranchi du pouvoir hégémonique de l'Église, les jeunes *boomers* ont vécu un euphorique sentiment de liberté. Après le meurtre du père symbolique, naît une agréable sensation : il n'y a plus de loi. Tout est possible. Exit la répression ; bienvenue la recherche du plaisir par l'expérimentation — comme à l'adolescence. Libération des mœurs sexuelles, drogues, recherche d'une nouvelle spiritualité, vous connaissez la chanson...

Comme plusieurs, j'envie ceux qui ont vécu ces fameux rassemblements mythiques dont nous parlent avec nostalgie les *boomers*, telle la fameuse Saint-Jean de 1975 sur le mont Royal. Une célébration qui dura trois jours et trois nuits ! Des caisses de bières, des corps accouplés ou affaissés, des gens qui se baignent dans le Lac aux Castors ! Quel *party* ! À 17 mois de l'élection du Parti Québécois, en novembre 1976, les jeunes Québécois célèbrent la naissance d'une nouvelle identité. Le passé est éclipsé, on regarde vers l'avant et tout est permis. Quelle génération n'aurait pas voulu, à vingt ans, vivre avec tant d'espoir et d'insouciance ?

Et le *party* n'a pas eu lieu que sur la montagne : l'Église a été « brûlée », la famille éclatée, l'école complètement transformée et — on l'oublie trop souvent — les coffres de l'État dilapidés. Quelle jouissance !

Étrangement, c'est beaucoup plus tard, lorsque les *boomers* ont eu des enfants (ou ont dû laisser leur

Les salicaires

Extrait du texte « Les salicaires » de Jacques Ferron paru dans le recueil *Du fond de mon arrière-cuisine* (Montréal, Éditions du jour, 1973, pp. 275-276). Reproduit avec l'aimable autorisation de la Succession Jacques-Ferron.

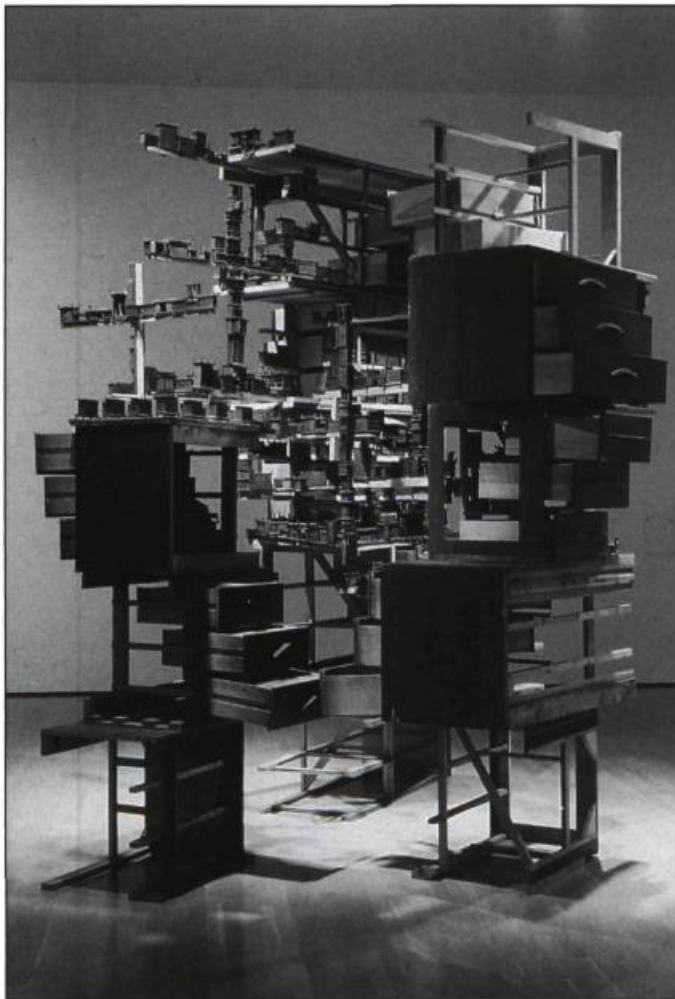
place à de plus jeunes), que la fête s'est terminée. Ils se sont alors rendu compte qu'ils ne voulaient pas voir leurs successeurs vivre ce qu'eux-mêmes avaient vécu. Et soudainement, ils ont pris conscience des limites de leurs actions. Tout à coup, ils ont pensé qu'il y avait un « après eux », où ils ne seraient pas aux commandes! Et on dirait qu'ils en ont été étonnés! Comme si rien ne pouvait exister « après eux » — d'ailleurs, le terme « Génération X », qui désigne les après-boomers, me fait toujours penser à cet oubli. Comme si leur sentiment de puissance et d'invulnérabilité les avaient poussés à nier leur propre mort.

Marqués par leur expérience, les boomers ont refusé que leurs « enfants » rejettent leur autorité. Narcissiquement, ils en ont été incapables. Car pour redonner cet espace de jouissance à leur enfant, il leur aurait fallu accepter qu'ils ne sont pas ce qu'ils ont toujours cru qu'ils étaient...

Dit autrement : dans un mouvement nourri à la fois d'une incapacité à faire le deuil d'une position de pouvoir et d'une négation de l'autre, les boomers ont tout fait pour ne pas donner aux générations suivantes l'espace public et le pouvoir social de les dépasser.

Espérons que, bientôt, ils laissent la place aux autres. Peut-être qu'alors, les générations suivantes pourront se débarrasser de la part plus sombre de l'héritage des boomers : une société endettée, politiquement déprimée et écologiquement malade. ☹

Mario Duchesneau, **Sans titre**
De fougue et de passion, MACM, 1997
Meubles usagés, meubles jouets miniatures (3 m x 2,5 m x 2,5 m)
Photographe : Richard-Max Tremblay



par JACQUES FERRON

Les changements dans les sociétés, partout dans le monde, avaient été si brusques, étonnants, imprévisibles, que vous auriez pu ne pas vous tenir coupable, mais alors qui l'aurait été? Dieu que le mouvement des galaxies a chassé à l'infini? Les cieux déjà vides, comment vous disculper auprès de ces jeunes gens, vos fils et vos filles, bienheureux enfants, plus repus que vous l'aviez été car les modes d'alimentation ont changé aussi. Les enfants de votre génération, nourris au lait jusqu'à l'âge de six mois, ont profité dans l'angoisse de la faim, anémiques et suppliants, tournés vers les chiches et tout-puissants parents, premières divinités d'un univers où d'autres divinités se tenaient en rang d'oignons. Il vous était facile d'admirer, de vénérer, d'adorer. Mais eux, vos fils, vos filles, vos héritiers? D'ailleurs qu'auraient-ils à admirer, à vénérer? Pour votre part, vous vous sentez indigne d'eux et vous tenez coupable de ce coup de théâtre d'un monde qui se divulgue jaune, sale, laid, différent de ce qu'il a toujours été. L'abomination des abominations est dans votre génération, parmi ces vilains bipèdes qui pour se disculper s'abaissent à dénoncer des enfants, avouant ainsi leurs méfaits et leur ignominie. Pour qui se prennent-ils ces quinquagénaires à bedaine et leur digne épouse, vieilles guidounes qui tentent de se rajeunir! Représentent-ils l'avenir du monde? Ce ne sont que des fossoyeurs sophistiqués. Ils n'ont rien fait pour sauver le monde. Pourquoi alors dénoncer ceux qui renouvellent l'humanité par eux-mêmes, à tâtons, du mieux qu'ils peuvent, même en garochant des cailloux contre le ciel? À qui appartient l'avenir du monde? À ces couples de singes et de guidounes, à cette faune abjecte dont vous faites partie? À votre génération, qui ne tente même pas d'être sage et ne connaît rien d'autre que la tricherie? Qui devrait se suicider? Sauvageau ou vous-même?

Dans votre accablement, il y avait un peu, beaucoup, à côté des salicaires flétries de cette culpabilité que vous deviez endosser à contrecœur, du seul fait de votre âge, comme dans les procès staliniens où des innocents se sont laissés condamner, en dépit de leur honneur, pour une fois qu'ils entendaient continuer de servir de la sorte.

Les dieux gardaient encore au monde sa pérennité au cours de votre jeunesse. Les générations continuaient de se modeler les unes sur les autres, cela ne demandait pas d'invention, c'était facile. [...] Les dieux étant révolus, les cieux vides, le monde incohérent, toute référence d'une génération à l'autre impossible, les ponts coupés, vous deviez vous tenir sur la rive du passé dans l'attitude d'un malheureux coupable; vous ne pouviez pas assurer la suite du monde autrement, pour employer la belle expression de Perrault; il n'y a plus rien au-dessus de vos pauvres hémisphères cérébraux (en réalité les deux quarts de sphère) qu'une mince calotte crânienne et une touffe de cheveux. ☹